

— LA VOIE DE LENINE

REVUE MARXISTE DE DISCUSSION

SOMMAIRE

EDITORIAL

Bolchevisme et Démocratie

Textes de LENINE et TROTSKY

LA MORALE REVOLUTIONNAIRE

Une réponse de Victor SERGE

POINTS DE DOCTRINE

Discussion sur le défaitisme

par BRUN et BAILLY

Le marxisme et la question des jeunes

par HENRIC

QUESTIONS DE L'INTERNATIONALE

par BARTA



JUIN 1939

Mensuel N° 3

2 fr.

ÉDITORIAL



LA situation générale, demeure avec ses caractéristiques essentielles : Réaction et répression généralisées, accentuées par la titanique préparation à la guerre. Sur le plan extérieur : continuation de l'offensive diplomatique des axes ; vicissitudes de la négociation anglo-russe, où se marque une volonté évidente de Staline de conserver les mains libres entre Hitler et Chamberlain, et qui ne peut aboutir, par suite, qu'à des solennelles consécration du statu quo, sans grande signification pratique. Parallèlement, les coups de Tien-Tsin, et l'agitation hitlérienne sur Danzig, permettent aux impérialismes de maintenir la préparation guerrière à son potentiel élevé. A l'intérieur : la provocation du capital financier et de son gouvernement contre le niveau de vie des masses continue. Le mécontentement s'accumule dans les couches les plus exploitées. A tel point, que des réformistes, comme Dumoulin, peuvent, non sans raison, souligner, que si le prolétariat n'était pas écrasé par le poids de la situation extérieure (autrement dit si les socialpatriotes « socialistes » et stalinistes n'avaient pas réussi à juguler les masses dans l'union sacrée...), nous irions à un nouveau « Juin 36 ». C'est pour ces diverses raisons que non seulement la nécessité d'un parti marxiste révolutionnaire, mais surtout son rôle, son programme, les qualités qu'il doit comporter pour faire face à une telle situation, sont particulièrement à l'ordre du jour. Il faut se réjouir qu'un débat sur cette question ait pris place dans le Congrès du P.S.O.P.

Tout d'abord, débarrassons ce débat des deux équivoques qui l'embouteillent complètement. En premier lieu, il est évident que la création du parti révolutionnaire a pour les marxistes révolutionnaires, un caractère de continuité et de permanence qui est inhérent à la révolution elle-même. Ainsi, même pour le parti bolchévik, qui pourtant avait atteint au point culminant de la révolution, la tâche de forger, de le construire sans cesse dans une meilleure voie, en tenant compte de l'expérience, subsistait intégralement. Il a dégénéré, entre autres fautes d'avoir eu des jeunes cadres, imprégnés de cette conception marxiste.

Cependant, il est non moins exact de dire que ce processus de création continue passe par des formes d'organisation qui

sont l'instrument de cette création, et sur lesquelles elle s'appuie. Autrement dit, la création de l'avant-garde révolutionnaire, passe par des partis constitués avec leurs chartes et leurs statuts, qui expriment la loi commune, qui doit être respectée pour l'appartenance au parti, et pour que soit assurée et le démocratie intérieure et la discipline d'action.

LE fait par exemple que le processus de création du parti révolutionnaire a un caractère de permanence que sans cesse doit être recherché le meilleur programme, la meilleure forme d'organisation, les meilleurs cadres, n'est nullement contradictoire avec le respect de la discipline du P.S.O.P. basé sur une charte et les statuts déterminés.

Au contraire, est de nature à nuire grandement au développement du P.S.O.P., la conception statique formaliste, bureaucratique, anti-dynamique et anti-marxiste de la création du Parti.

La deuxième équivoque dangereuse est celle qui consiste à proclamer l'incompatibilité du « trotskysme » d'avec le P.S.O.P. ou d'avec tel ou tel parti d'avant-garde. N'insistons pas d'ailleurs sur la signification qui peut être déduite d'une telle position, quand elle est celle de ceux qui proclament la compatibilité de l'avant-garde avec la philosophie de la Franc-Maçonnerie. Voyons la question elle-même : Le P.S.O.P. est un parti qui a sa discipline statutaire. En ce sens est incompatible avec le parti tout acte qui porte atteinte à la loi acceptée en commun. S'il existe des « trotskystes » qui, par leur attitude, s'avèrent incapables d'admettre, une discipline, et si cette attitude prend un caractère de gravité, on comprend dans cela qu'ils se mettent en dehors du parti. Mais cela est vrai pour tout membre du parti en général qui commettrait les mêmes fautes. Mais ce qui serait inadmissible, et tout à fait dans la tradition de la S.F.I.O. et du stalinisme, c'est que les militants se réclament des idées dites « trotskystes » soient particulièrement réprimés à cause de la défense de ces idées, la question formelle et statutaire n'étant qu'un prétexte forgé ou détourné ou démesurément amplifié pour des causes politiques.

Le P.S.O.P. est un parti constitué comme centre du regroupement révolutionnaire. En ce sens, il admet la tendance dite « trotskyste ». Il est exact de dire que dans le « trotskysme » outre le programme et les idées, subsistent à cause des luttes du passé, les résidus de sectarisme, de formalisme, d'ultimatisme. Nous pensons ici que dans l'intérêt même du « trotskysme » (bolchévisme de la période présente) et de sa contribution à l'édification de l'avant-garde, il faut se débarrasser de toutes les méthodes formalistes, suffisantes, sectaires. Dans ce but, nous n'avons pas hésité devant les ruptures nécessaires.

MAIS, ceci dit, il est une chose qui ne saurait être admise : c'est que se servant de tous les prétextes et de tous les moyens, les « anti-trotskyistes » par principe, viennent proclamer l'incompatibilité du P.S.O.P. d'avec le « trotskysme » et par suite nier et détruire, en fait le P.S.O.P. en tant que centre de regroupement de diverses tendances. On ne peut l'admettre, non pour les raisons seulement statutaires, mais politiques. Parce qu'en réalité, il s'agirait ni plus ni moins d'exclure de l'avant-garde au profit de conceptions qui n'ont nullement fait leurs preuves, l'héritage politique représenté par les bolchéviks-léninistes et symbolisé par la personne de Trotsky.

La tradition n'est pas tout pour des marxistes. C'est entendu. Il faut se placer devant la réalité présente et l'examiner dans ses aspects nouveaux. Mais la tradition féconde la méthode d'investigation marxiste, et c'est en particulier sur la tradition des des expériences révolutionnaires passées que doit être établi le programme pour le présent et pour l'avenir.

Or, si nous examinons dans ses parties essentielles (guerre, pouvoir, etc.) le programme du bolchévisme, enrichi par l'expérience de la critique de Trotsky, et des bolchéviks-léninistes, nous ne voyons pas en quoi, il doit être rejeté ou révisé. Ni la social-démocratie, ni le stalinisme, ni même les tendances intermédiaires (ex-Bureau de Londres), ces dernières qui pourtant se piquent de nouveauté et d'originalité, ne nous donnent aucun programme, n'apportent des solutions révolutionnaires, claires et sans ambiguïté. D'ailleurs, ces dernières tendances (ex-Bureau de Londres) en sont réduites à attaquer le bolchévisme non dans son programme, mais dans ses méthodes.

Or, si on examine dans les faits et les textes quelles furent les méthodes du bolchévisme véritable, de l'époque de Lénine, on s'aperçoit qu'elles furent dans l'essentiel un exemple de souplesse et de fermeté, de véritable démocratie et de véritable discipline. Alors ? Alors, il faut s'appuyer sur la tradition du bolchévisme véritable. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut répéter mécaniquement l'expérience des bolchéviks russes, ni répéter leurs erreurs. Nous rappelons par ailleurs quelques extraits de Lénine et de Trotsky, précisément sur la question du bolchévisme et des méthodes (démocratie, etc.). Nous souhaitons vivement que les méthodes de l'avant-garde s'inspirent de l'honnêteté réelle, du souci de vérité et de loyauté envers la classe ouvrière, qui animent ces pages des grands maîtres du marxisme pour l'époque de l'impérialisme.

SOLIDARITE

contre la

REPRESSSION

La répression gouvernementale s'acharne contre les révolutionnaires qui se dressent contre la guerre impérialiste.

Outre la condamnation de Duvernet, de Suzanne, Charpy, de Loret ; outre les condamnations qui frappent le « Libertaire », voici que « Juin 36 » et le P.S.O.P. sont particulièrement visés par les persécutions policières. Marceau Pivert est inculpé pour excitation des militaires à la désobéissance. Mais, il est une répression qui frappe les révolutionnaires d'une manière encore plus canaille et plus ignoble. C'est celle qui cherche à les déshonorer. C'est ainsi que Rigal, Stève, Schmidt, anciens dirigeants I.S.R., ont été mis au secret, et inculpés d'espionnage (sic !) à cause de leur action antimilitariste.

La démocratie bourgeoise marche sur les traces de Hitler et de Staline.

Plus que jamais, tous les révolutionnaires, de toutes tendances doivent se trouver solidaires, et unis, contre la répression impérialiste ! Solidarité politique, morale, matérielle !

Abonnez-vous de préférence

Notre revue, peut vivre à condition que comme pour les deux précédents numéros, chaque camarade vende et paye régulièrement le plus tôt possible, les exemplaires qu'il reçoit. Mais, notre tâche sera facilitée, si les camarades s'abonnent de préférence !

Donc, abonnez-vous !

BOLCHEVISME & DÉMOCRATIE

TEXTES DE LÉNINE — & DE TROTSKY

Voici des extraits de Lénine et de Trotsky qui datent de 1922-1923 :

QU'EST-CE LE BUREAUCRATISME ?

Le bureaucratisme n'est pas un trait fortuit de certaines organisations provinciales, mais un phénomène général. Il ne va pas du district à l'organisation centrale par l'intermédiaire de l'organisation régionale, mais bien plutôt de l'organisation centrale au district par l'intermédiaire de l'organisation régionale. Il n'est nullement une « survivance » de la période de guerre ; il résulte de ce que l'on a transféré dans le Parti les méthodes et les procédés administratifs accumulés pendant ces dernières années. Quelque exagérées que fussent parfois les formes qu'il revêtit, le bureaucratisme de la période de guerre n'était qu'un jeu d'enfant en comparaison du bureaucratisme actuel qui s'est développé en temps de paix, alors que l'appareil, malgré la croissance idéologique du Parti, continuait obstinément à penser et à résoudre pour ce dernier.

(Trotsky, « Cours Nouveau », p. 21)

EXPERIENCE ET DEMOCRATIE

La préparation théorique, la trempe révolutionnaire, l'expérience politique représentent notre capital fondamental, dont les principaux détenteurs sont les anciens cadres du Parti. D'autre part, le Parti est essentiellement une organisation démocratique, c'est-à-dire une collectivité qui, par la pensée et la volonté de tous ses membres, détermine sa voie. Il est clair que, dans la situation compliquée de la période immédiatement consécutive à Octobre, le Parti se frayait sa voie d'autant mieux qu'il utilisait plus complètement l'expérience accumulée par l'ancienne génération, aux représentants de laquelle il confiait les postes les plus importants dans l'organisation.

(Trotsky, « Cours Nouveau », p. 22)

LES DANGERS DE DEGENERESCENCE

Le bureaucratisme comporte-t-il un danger de dégénérescence ? Aveugle qui le nierait. Dans son développement graduel, le bureaucratisme menace de détacher les dirigeants de la masse, de les amener à concentrer leur attention uniquement sur les questions d'administration, de nominations, de rétrécir leur horizon, d'affaiblir leur sens révolutionnaire, c'est-à-dire de provoquer une dégénérescence plus ou moins opportuniste de la vieille garde, ou tout au moins d'une partie considérable de cette dernière. Ces processus se développent lentement et presque insensiblement mais se révèlent brusquement. Pour voir dans cet avertissement basé sur la prévision marxiste objective un « outrage », un « attentat », etc., il faut vraiment la susceptibilité ombrageuse et la morgue des bureaucrates.

(Trotsky, « Cours Nouveau », p. 24)

LE MARXISME EN TANT QUE METHODE

Le marxisme est une méthode d'analyse historique, d'orientation politique, et non un ensemble de décisions préparées d'avance. Le léninisme est l'application de cette méthode dans les conditions d'une époque historique exceptionnelle. C'est précisément par cette alliance des particularités de l'époque et de la méthode qu'est déterminée cette politique courageuse sûre d'elle-même, de *lournants* brusques, dont Lénine nous a donné les plus hauts modèles et qu'il a, à maintes reprises, éclairés théoriquement et généralisés.

(Trotsky, « Cours Nouveau », p. 59)

LE LENINISME S'OPPOSE AU SCHEMATISME

Le léninisme ne saurait se concevoir sans envergure théorique, sans une analyse critique des bases matérielles du processus politique. Il faut sans cesse aiguïser et appliquer l'arme de l'investigation marxiste. C'est en cela précisément que consiste la tradition et non dans substitution d'une référence formelle ou d'une citation fortuite à l'analyse. Le léninisme ne saurait se concilier avec la superficialité idéologique et la négligence théorique.

On ne saurait découper Lénine en citations appropriées à tous les cas de la vie, car pour Lénine la formule n'est jamais au-dessus de la réalité, elle est toujours l'instrument permettant de saisir la réalité et de la dominer. On trouverait sans peine dans Lénine des dizaines et des centaines de passages qui, formellement semblent se contredire. Mais il faut voir non pas le rapport formel d'un passage à un autre, mais le rapport réel de chacun d'eux à la réalité concrète dans laquelle la formule a été introduite comme un levier. La vérité léninienne est toujours concrète.

En tant que système d'action révolutionnaire, le léninisme pré-suppose un sens révolutionnaire aiguïsi par la réflexion et l'expérience et qui, dans le domaine social, équivaut à la sensation musculaire dans le travail physique. Mais on ne saurait confondre le

sens révolutionnaire avec le flair démagogique. Ce dernier peut donner des succès éphémères, parfois même sensationnels. Mais c'est là un instinct politique d'un ordre inférieur. Il tend toujours vers la ligne de moindre résistance. Alors que le léninisme tend à poser et à résoudre les problèmes révolutionnaires fondamentaux, à surmonter les principaux obstacles, sa contrefaçon démagogique consiste à éluder les problèmes, à susciter un apaisement illusoire, à endormir la pensée critique.

Le léninisme est avant tout le réalisme, l'appréciation qualitative et quantitative supérieure de la réalité, du point de vue de l'action révolutionnaire. Aussi est-il inconciliable avec la fuite devant la réalité, avec la passivité, la perte de temps, la justification hautaine des fautes d'hier sous prétexte de sauver la tradition du parti.

Le léninisme est l'indépendance véritable à l'égard des préjugés, du doctrinarisme moralisateur, de toutes les formes du conservatorisme spirituel. Mais croire que le léninisme signifie « tout est permis » serait une faute irrémédiable. Le léninisme renferme la morale non pas formelle, mais révolutionnaire réelle, de l'action de masse et du parti de masse. Rien ne lui est aussi étranger que la morgue fonctionnariste et le cynisme bureaucratique. Un parti de masse a sa morale, qui est la liaison des combattants, dans et pour l'action. La démagogie est inconciliable avec l'esprit d'un parti prolétarien parce qu'elle est mensongère : donnant telle ou telle solution simplifiée des difficultés de l'heure présente, elle sape inévitablement l'avenir prochain, affaiblit la confiance du parti en soi-même.

Battue par le vent et aux prises avec un danger sérieux, la démagogie se résout facilement en panique. Or, il est difficile de juxtaposer, même sur le papier, la panique et le léninisme.

Le léninisme guerroie des pieds à la tête. Or, la guerre est impossible sans ruse, sans faux-fuyant, sans tromperie. La ruse de guerre victorieuse est un élément constitutif de la politique léninienne. Mais en même temps, le léninisme est l'honnêteté révolutionnaire suprême à l'égard du Parti et de la classe ouvrière. Il ne comporte ni fiction, ni battage, ni pseudo-grandeur.

Le léninisme est orthodoxe, obstiné, irréductible, mais il n'importe ni formalisme, ni canon ou bureaucratisme. Dans la lutte, il prend le taureau par les cornes. Vouloir faire des traditions du léninisme une garantie supra-théorique de l'infaillibilité de tous les dires et pensées des interprétateurs de ces traditions, c'est bafouer la tradition révolutionnaire véritable et la transformer en bureaucratisme officiel. Il est ridicule et vain de chercher à hypnotiser un grand parti révolutionnaire par la répétition des mêmes formules en vertu desquelles il faudrait chercher la ligne droite non pas dans l'essence de chaque question, non pas dans les méthodes de position et de solution de cette question, mais dans des renseignements de caractère biographique.

NOS INSUFFISANCES ET NOS ERREURS

Pourquoi commettons-nous des sottises ? C'est clair : 1° Nous sommes un pays arriéré ; 2° Notre culture est minime ; 3° Nous sommes sans aide. Aucun pays civilisé ne nous aide. Au contraire, ils travaillent tous contre nous ; 4° Notre appareil d'Etat. Nous nous sommes emparés de l'ancien appareil administratif, et ce fut notre malheur. Cet appareil travaille très souvent contre nous. En 1917, après la prise du pouvoir, il nous sabote. Nous fûmes fort effrayés alors et nous dûmes aux fonctionnaires : « Nous vous en prions, revenez. » Et ils revinrent. Ce fut notre malheur. Nous avons une quantité énorme de fonctionnaires. Mais nous n'avons pas encore des dirigeants assez nombreux et assez instruits pour en disposer effectivement. En fait, il arrive très souvent qu'ici, au sommet, où nous avons le pouvoir d'Etat, l'appareil fonctionne, alors qu'en bas on administre arbitrairement et on travaille contre nous. Au sommet, nous avons je ne sais combien (je crois une dizaine de milliers) des nôtres ; en bas, nous avons des centaines de milliers d'anciens fonctionnaires du tsar ou provenant de la bourgeoisie, et travaillant, en partie consciemment en partie inconsciemment, contre nous. En peu de temps, nous ne pouvons rien faire ici. C'est sûr. Pour transformer l'appareil, pour le perfectionner et lui attirer de nouvelles forces, nous devons travailler plusieurs années. Nous le faisons assezapidement, peut-être trop rapidement : des écoles d'administration soviétiques sont créées, des facultés ouvrières ouvertes, où plusieurs dizaines de milliers de jeunes gens apprennent peut-être un peu trop vite : en tout cas le travail est commencé et je pense qu'il portera aussi ses fruits...

(Lénine, 4^e Congrès de l'I.C.)

LE BOLCHEVISME ADMET LES FRACTIONS

Pivert se trompe, quand il pense que le bolchévisme est incompatible avec l'existence des fractions. Le principe de l'organisation bolchévik est le *centralisme démocratique*, assuré par une complète liberté de critique et de groupement comme par une discipline de fer dans l'action. L'Histoire du Parti bolchévik est en même temps l'histoire de la lutte interne des idées, des groupements et des fractions. Certes, au printemps 1920, au moment d'une terrible crise, de la famine, du froid, d'un mécontentement aigu des masses, le 10^e Congrès du Parti bolchévik, qui comptait en ce temps dix-sept années d'existence, interdit les fractions, mais cette mesure fut jugée exceptionnelle, temporaire et fut appliquée par le Comité Central avec le plus grand degré de prudence et d'élasticité. Le véritable écrasement des fractions ne commença qu'avec la victoire de la bureaucratie sur l'avant-garde prolétarienne et aboutit rapidement à la mort virtuelle du Parti. La Quatrième Internationale, bien entendu, ne souffrira pas dans ses rangs de « monolithisme » mécanique. Au contraire, une de ses plus importantes tâches est de régénérer à un niveau historique plus élevé la *démocratie révolutionnaire de l'avant-garde prolétarienne*. Les bolchéviks-léninistes se considèrent comme une fraction de l'Internationale qui se bâtit. Ils sont complètement prêts à travailler la main dans la

main avec les autres fractions véritablement révolutionnaires. Mais il refusent catégoriquement d'adapter leur politique à la psychologie des cliques opportunistes et à renoncer à leur propre drapeau.

(Trotsky, Lettre à Marceau Pivert, 7 août 1935)

LA DEFINITION DU PARTI BOLCHEVIK

Les extraits suivants pris dans les résolutions du 10^e Congrès montreront ce que fut le Programme du Parti Bolchévik russe à son origine : « Un parti basé sur le marxisme révolutionnaire repousse radicalement toute recherche d'une forme d'organisation du Parti qui serait absolument fixe et valable à tous les moments du processus révolutionnaire. Au contraire, la forme d'organisation et les méthodes de travail sont entièrement déterminées par le caractère spécifique de la situation historique donnée, et par les problèmes que pose cette situation. Les besoins du moment présent exigent une nouvelle forme d'organisation. Cette forme est la Démocratie ouvrière. Le cours de la démocratie ouvrière sera adopté avec la même décision, appliqué avec la même énergie que celui de la militarisation du Parti dans la période écoulée, et dans la mesure où il ne fera pas obstacle à la lutte nécessaire envers la contre-révolution. »

Rapport sténographique du 10^e Congrès, p. 128, cité par Max Eastman, « Depuis la mort de Lénine »)

LE PARTI ET L'APPAREIL

Le renouvellement de l'appareil de Parti (bien entendu, dans les strictes limites de la Constitution) doit aboutir au remplacement des fonctionnaires et des bureaucrates par des éléments neufs, ayant un contact étroit avec la masse (ou susceptibles d'assurer ce contact. Ce qu'il faut, avant, tout, supprimer, aux postes du parti, ce sont ces éléments qui, à la moindre objection, sont prêts à vous demander votre carte du parti et à vous châtier. Le cours nouveau doit débiter ainsi : « Tous les membres de l'appareil comprendront désormais, de la base au sommet, que nul n'a le droit de terroriser le parti. La tâche à accomplir se résume de la sorte : Sans cesser un instant d'être une organisation centralisée, le Parti doit se subordonner son appareil. Il va de soi que l'appareil du parti, délivré de sa prétentieuse étroitesse, ne sera nullement affaibli, mais renforcé. Quant à la question de savoir si, dans notre parti, nous devons avoir un appareil fortement centralisé, elle ne se pose même pas.

(L. Trotsky, cité par Max Eastman « Depuis la mort de Lénine »)



LA RÉPONSE

DE

VICTOR SERGE

Voici ma réponse aux attaques que vous avez publiées contre moi dans le N° 2 de La Voie de Lénine, sous la signature de Jean Rous.

J'espère que vous voudrez bien, comme il vous y oblige la plus élémentaire loyauté, la publier dans son entier.

20 mai 39

Victor SERGE

Force m'est de commencer par déblayer un peu le terrain. Votre façon de discuter me paraît tout à fait détestable. Elle consiste à traiter toutes les questions à la fois sans en examiner sérieusement aucune, avec beaucoup plus de souci de discréditer votre interlocuteur que de le comprendre et de rechercher avec lui la vérité. Dans l'article qui m'est principalement consacré, il est question de Léon Blum, de Fenner-Brokway, Maxton, Dan, Rosa Luxembourg, Napoléon, Robespierre, Walter Dauge, Lesoil, Lénine, Marx, Engels ; de la morale, des causes de la fin du bolchévisme, de Cronstadt, du P.O.U.M., de la révolution espagnole, de la « Lutte ouvrière » belge... C'est amalgamer sans profit trop de choses et de gens. Je ne vous suivrai pas dans ces obscurs dédales. Je pose en principe que la discussion doit être claire, honnête, circonscrite à des sujets précis ; qu'il est malhonnête et stérile d'imputer à l'adversaire des idées qu'il n'a pas ; que les citations, quand on en fait, ne doivent pas être tronquées ; que les faits que l'on invoque doivent être exacts et situés dans le temps et la réalité... Sur tous ces points, et je le regrette, nous sommes loin de compte.

I. — Vous me reprochez « d'attaquer » Trotsky et même de le faire dans des « coalitions mesquines »... Ceci est injurieusement faux. Nul plus que moi ne l'a défendu et depuis bien longtemps. J'ai été l'un des tout premiers à démasquer l'infamie des procès de Moscou, que l'on m'excuse de le rappeler. Je garde à l'organisateur de la victoire de la révolution russe, au révolutionnaire intrépide que nulle réaction n'a su briser, l'admiration qu'il mérite, même quand j'estime qu'il se trompe et grandement. Car l'estime et l'admiration d'un grand homme ne sont pas incompatibles à mes yeux avec la pensée critique sur son œuvre,

ses idées, son action. Au contraire, la pensée libre et critique est peut-être particulièrement nécessaire à l'égard des personnalités fortes et que les circonstances ont fait entrer dans l'histoire.

Je ne l'attaque pas quand je dis que je ne suis pas de son avis sur une foule de questions ; je ne l'attaque pas quand je lui pose sur l'histoire de la révolution russe des questions embarrassantes, que l'on ne peut pas ne pas poser sous peine de compromettre tout l'acquis de cette immense expérience ; je défends simplement le droit de penser autrement sur le plan du socialisme. Je ne l'attaque pas, enfin, quand je me défends contre ses attaques et celles de ses collaborateurs anonymes, et celles de ses partisans tellement partisans qu'ils en perdent la bonne foi.

Or, voici ce qui est arrivé. Dans plusieurs écrits, j'ai soutenu des points de vue très différents de ceux de Trotsky sur l'affaire de Cronstadt 1921, sur l'épisode Makhno en Ukraine 1921, sur la liberté d'opinion dans la révolution russe, sur le marxisme bolchévik ; d'autre part, je n'ai pas caché ma profonde sympathie pour des militants espagnols, qui furent d'entre les plus courageux et les plus clairvoyants, mais refusèrent de se laisser diriger d'Oslo ou de Mexico.

Sur la « 4^e Internationale », je n'ai jamais, nulle part écrit un mot si ce n'est en rapport avec les mentions qu'on en a fait à Moscou ; car je m'interdis toute activité politique, n'étant, ne pouvant être qu'un écrivain en marge du socialisme, qui voudrait bien fixer quelques points d'histoire. Et je tiens pour incorrecte l'attitude de ceux qui voudraient m'imposer une discussion sur un terrain où je ne peux pas les suivre. Qu'il me suffise de dire ici qu'indépendamment du jugement à porter sur le programme de ce mouvement, on ne saurait, c'est pour moi l'évidence, faire surgir à volonté, une Internationale ouvrière digne de ce nom. Jusqu'ici personne n'attaque personne. Il était simple de constater : « Nous ne sommes pas d'accord. » On aurait pu ensuite discuter ou ne pas discuter.

La presse trotskyste, qui fait preuve d'une parfaite unité de rédaction dans tous les pays où elle existe un tant soit peu, a fait autre chose ; elle a publié, me concernant, un entrefilet d'une vingtaine de lignes, contenant autant d'allégations fausses ou tendancieuses que de lignes, plus une appréciation injurieuse, le tout constituant, au sens objectif du mot, une mauvaise action. Je n'ai pas réagi ; impossible en effet de répondre, dans ces conditions. Je sentais se créer une atmosphère russe qui m'est trop familière... Puis, la presse trotskyste publia un article de Trotsky, visant, sans le nommer, mon essai « Puissance et limites du marxisme » (publié en Amérique dans « Partizan review » et en France dans « Masses ») et je constatai que Trotsky me critiquait sans m'avoir lu, me faisait dire ce que je ne disais pas et ignorait ce que je disais. Cette mauvaise façon de discuter éveilla chez moi de nouveaux souvenirs de Russie ; là-bas, c'est avec Trotsky que l'on « discutait » ainsi. La « Lutte ouvrière » belge avait publié ce papier ; je lui envoyai une réponse en invoquant sa loyauté. Ma réponse ne fut pas publiée ; j'achevai de reconnaître des mœurs que je connais bien... Ma réponse, parut ailleurs. Qui est-ce qui attaque ?

Et vous m'accusez maintenant d'« anti-trotskyisme ». Le mot y est. Exactement comme autrefois en Russie, sitôt que nous formulions une critique ou une idée, on nous accusait d'antisoviétisme et, dans le jar-

gon spécial d'être « anti-parti ». Là-bas, on me traitait de « trotskyste », vous me traitez de « centriste », ce qui d'ailleurs se signifie exactement rien, sinon que nous ne sommes pas d'accord. Mais ne sentez-vous pas tout ce qu'il y a de triste et de ridicule dans ces façons de faire ?

Je ne releverai pas les pages d'une encre un peu fielleuse, que me consacre Jean Rous, et dans lesquelles ont trouvé des mots comme « calomnie, manœuvre, hypocrisie... » A propos de quoi ? Ça me remet en mémoire le mot de Kollontay : « Si vous m'entendez accuser d'avoir dérobé des cuillers en argent, sachez que je suis de l'opposition... » Jean Rous m'impute je ne sais quelle « morale » (sujet sur lequel je n'ai rien écrit) de « centriste » pervers... Voyons, Rous ! Nous nous sommes rencontrés quelquefois. Avez-vous eu à vous plaindre de nos relations ? Connaissez-vous quelqu'un à qui j'aie fait tort, ne serait-ce que d'un mot imprudent ? Vite, le nom ! Je cherche à maintenir dans mes relations avec les hommes les plus différents — pourvus qu'ils soient de bonse foi — une entière liberté de jugement et de pensée et le plus de fraternité ; et ça ne m'empêche pas, je vous assure, de ne transiger ni avec le mensonge, ni avec la bêtise, ni avec les intérêts. Voilà toute ma morale, en bref, puisque vous en parlez. Si vous prétendez m'en connaître une autre, sortez des généralités, voyez précis ; ou je serai fondé à conclure qu'à votre polémique se mêle un désir de dénigrement.

III. — Voyez le déblayage que vous m'avez imposé... Me voici réduit sur le fond au style télégraphique.

Les causes essentielles de la réaction stalinienne, je les ai exposées dans plusieurs ouvrages et notamment dans « Destin d'une Révolution », paru chez Grasset. Mes analyses concordent avec celles de Trotsky. Ces causes sont : la faiblesse de l'industrie par rapport à l'agriculture, les conséquences d'une longue guerre civile accompagnée de blocus et de famine, l'état de siège, les défaites du socialisme en Europe et en Asie. n'est-il que ces causes essentielles ? Leur action n'a-t-elle pas été facilitée par certaines mœurs politiques, certaines décisions du Comité Central bolchévique, certains actes des dirigeants bolchéviques ? Si vous affirmez le contraire, reportons-nous aux faits et ne dépêchez pas l'histoire avec des raisonnements de meetings sans contradiction tolérée. Jamais la révolution russe n'a été plus forte qu'aux époques où elle était libre et même chaotique. En 1918, année cruciale, plusieurs partis existent, se combattent, collaborent par intermittence. Le bolchévisme même est divisé en tendances organisées. Le plus grand essor de la révolution socialiste correspond à son maximum d'effervescence intérieure et de liberté. Les socialistes-révolutionnaires de gauche se soulèvent et sont mis hors la loi ; les gardes noires anarchistes sont désarmées. J'ai relaté ces événements dans « L'An I ». Mais il n'est pas question de supprimer la liberté d'opinion ou d'opposition. Cette liberté on la refusera un an plus tard à des opposants désarmés, qui ne s'insurgent plus ; on la leur refusera précisément parce qu'ils ne sont plus en mesure de se défendre. Il est faux de dire que le parti bolchévique a supprimé la liberté politique pour se défendre contre les agressions à l'intérieur. Il l'a refusée, en réalité, entre 1919 et 1925, à des opposants, à des dissidents, à des socialistes et anarchistes vaincus et désarmés parce que leurs critiques (naturellement qualifiées « agressions ») le gênaient. Le bolchévisme a-t-il eu raison de supprimer alors toute liberté d'opinion en U.R.

S.S. ? Cela tenait du suicide, mais facilitait le gouvernement, bien sûr. A la vérité, la liberté que l'on refuse aux autres, on la refuse en même temps aux siens ; dès alors, les membres du parti n'ont plus guère la parole et de moins en moins. En 1919, les menchéviks sont mensongèrement accusés par la Tchéka de « sabotage de la défense », etc., et mis hors la loi grâce à des calomnies que Vichinski resserrera plus tard contre les meilleurs des bolchéviks mêmes. En 1920, le Comité Central promet la légalité aux anarchistes quand il en a besoin et les fait arrêter tous sitôt qu'il n'a plus besoin d'eux. En 1921, l'opposition ouvrière est brimée parce qu'elle dénonce la bureaucratisation du parti avec deux années d'avance sur Trotsky et Préobrajenski. En 1923-1926, les dernières petites feuilles des groupements disparaissent, étranglées, alors qu'on est en paix, en période de relèvement et qu'elles ne présentent aucun danger...

N'a-t-on pas, en étouffant ainsi toute pensée dissidente, toute critique, toute parole hors celle du Bureau d'Agitation et de propagande, construit une machine totalitaire, désarmé les travailleurs, fortifié la bureaucratie, préparé, institué même le régime du bâillon ?

Et dans tous ces cas, il y a eu décision réfléchie prise par des gouvernants qui étaient de grands socialistes et que rien, sinon l'appréhension d'être embêtés par la critique ou de laisser croître des partis rivaux, n'empêchait d'établir une légalité tolérante. Tolérante ne veut dire ni passive ni désarmée. Et l'expérience a révélé que le plus grand mal était celui de l'oppression totalitaire.

La procédure inquisitoriale de la Tchéka (peine de mort prononcée par mesure administrative contre des hommes privés de défense et qui n'étaient pas même entendus ; peine de mort secrète et secrètement appliquée), cette procédure monstrueuse, qui suscita beaucoup d'indignation au sein même du parti, fut établie sur décision du Comité Central. N'est-il pas temps de réfléchir aux glissements insensibles qui ont transformé la Tchéka arbitraire, implacable, inhumaine, mais héroïque et qui contribua au salut de la révolution (j'en conviens ; et je dis qu'on eût pu sauver la révolution sans compromettre le socialisme par le rétablissement de l'Inquisition), la Tchéka de Dzerjinsky, en la formidable machine à espionner, détenir et tuer de Menjinski, puis en le Guépéou de la réaction thermidorienne ?

Voilà les questions que je pose et pas seulement à propos de Cronstadt 1921. Est-il permis d'ignorer l'histoire au point de ne pas les poser ?... Et vous me répondez par des excommunications majeures !

IV. — Vous manquez à la bonne foi quand vous me reprochez de confondre bolchévisme et stalinisme. Bien au contraire, j'ai fait ressortir dans pas mal d'écrits que les fusilleurs et les fusillés représentaient les uns la révolution vaincue, les autres la réaction triomphante. Mais les uns et les autres sont issus du bolchévisme. Le bolchévisme a varié ; avant d'être totalitaire, il a été libertaire. C'est un fait social complexe qui embrassa à ses débuts des éléments très contradictoires. Une révolution est un large fleuve tumultueux qui charrie forcément du meilleur et du pire ; elle nourrit toujours dans son sein des germes de réaction. Le stalinisme était bien en germe dans le bolchévisme, mais le bolchévisme contenait aussi un foule d'autres germes ; tout à fait

différents et qui parurent pendant un long temps devoir l'emporter. Dans une phrase restée fameuse en Russie, car on la lui a reprochée comme un crime, Trotsky écrivait, avant la révolution que « les aspects contre-révolutionnaires du bolchévisme se révéleraient après la prise du pouvoir ». (ou après la révolution, je cite de mémoire). Il avait écrit auparavant, dans une polémique contre Lénine, sur le Jacobinisme prolétarien, que les méthodes d'organisation de Lénine transformeraient inévitablement la dictature du prolétariat en dictature sur le prolétariat... Il voyait loin en ce temps-là ; et il avait rudement raison.

Victor SERGE



R É P O N S E

à la réponse de Victor Serge

Voici quelques-unes des remarques qu'appelle la réponse de Victor Serge :

I. — Victor Serge pose en principe la nécessité de la loyauté dans la discussion. Fort bien.

Il nous reproche un état d'esprit de dénigrement à son égard. C'est faux. Il serait bien inspiré de se soucier d'une sorte de hargne et de haine « anti-trotskyiste » qui anime certains de ses amis, bien au delà du simple état d'esprit de dénigrement.

Nous avons, nous aussi, le souci d'être loyaux, en tant que révolutionnaires. La loyauté commande de partir de ce qui est et de dire sans ménagements ce qu'on croit être vrai. La loyauté commande de ne pas cacher des divergences politiques de principe dans la discussion desquelles on ne se sent pas très assuré. Sous de soi-disant questions de méthode ou de personnes, ou de morale. La loyauté commande de ne pas se livrer à des amalgames permanents entre « trotskysme » et « stalinisme », à ne pas mêler constamment les questions de solidarité qui doivent nous trouver unis, avec les questions de programme et de politique, où la liberté de critique doit être totale.

Victor Serge s'éleva contre notre critique politique de la direction du P.O.U.M., au nom de la solidarité. Mais voici qu'il croit, qu'à notre tour, nous lui reprochons de manquer de solidarité mo-

rale vis-à-vis de Léon Trotsky, parce qu'il donne dans une forme politique de « l'anti-trotskyisme ». Pas du tout : il ne s'agit pas de mettre en cause un seul instant, pas plus notre solidarité vis-à-vis de Victor Serge, que la sienne propre vis-à-vis de Trotsky et des bolchéviks-léninistes, dans la lutte contre la répression et la calomnie staliniennes. La question est autre : elle est politique. Il existe dans l'avant-garde, un courant dont la caractéristique est une sorte de frénésie « anti-trotskyiste ». Pour donner une explication, une solution à ses doutes, à ses inquiétudes, à ses susceptibilités, à ses effrois devant les dangers et les complexités de la situation, ce courant accuse : la présence du trotskysme !

Il croit se soulager, se libérer en se débarrassant du « trotskysme » par « n'importe quels moyens ». Et pour se faciliter la tâche, et se permettre d'user de toutes les « méthodes » en son pouvoir, ce courant commence par falsifier, par caricaturer la marche du bolchévisme véritable, en répandant inexactly que le bolchévisme postule que « tous les moyens sont bons », alors qu'au contraire, il professe très nettement que sont bons seulement les moyens qui servent le but suprême de l'émancipation humaine par la révolution. C'est d'ailleurs pourquoi les accusations de ces « moralistes » sont le plus souvent basées sur des ragots, des mensonges, ou des produits de leur imagination et de leur panique.

Or, qu'il le veuille ou non, Victor Serge et ses écrits sont utilisés dans *Masses* et reproduction en vue d'aider à une opération d'exclusion des « trotskystes ». En ce sens, nous avons donc le droit de dire que Victor Serge donne les armes à une forme politique de l'anti-trotskyisme. Une forme bien particulière : celle qui consiste après l'avoir qualifiée de sectaire, à isoler encore davantage le « trotskysme » et à le couper de tout travail de collaboration et d'édification de l'avant-garde. Cette méthode curieuse pourrait être qualifiée de l'assimilation par l'expulsion.

Dans notre accusation, Victor Serge voit des traces du stalinisme (pas dans la ligne, donc anti-trotskyiste !). Cela signifie-t-il qu'il ne veut pas être « anti-trotskyiste » même dans le sens étroit défini ci-dessus ? Tant mieux, si nous nous sommes trompés, en ce qui concerne, Victor Serge pris personnellement. Mais nous pouvons assurer catégoriquement que la volonté de répression était tout à fait avouée par les « manieurs de férule » « anti-trotskyistes » qui utilisèrent ses écrits. Nous n'avons donc pas cédé à un penchant « stalinien ». Nous avons constaté des faits et des dangers réels.

II. — Victor Serge reprend une argumentation devenue classique. « Voyez-vous, nous dit-il à peu près, la cause de toutes vos... « excommunications », c'est que moi, je suis avec ceux qui « refusèrent de se laisser diriger d'Oslo et de Mexico ».

Que Victor Serge nous excuse : Mais plus nous l'examinons, plus nous trouvons cette accusation matériellement fautive et politiquement absurde. Matériellement fautive en ce sens, qu'une expérience de plusieurs années, nous montre Trotsky avant tout soucieux de ne point intervenir sur les questions tactiques, organisationnelles, personnelles, qui ne peuvent être décidées qu'en fonction de l'expérience concrète. S'il intervient occasionnellement pour donner son

opinion, c'est avec tout le retard nécessaire pour permettre à l'expérience de décider elle-même, et après en avoir été prié maintes fois.

Politiquement absurde, en ce sens que la position de principe sur les problèmes fondamentaux, sur la guerre (défaitisme ou non), sur la question de l'Etat dans la révolution espagnole (participation ou non au gouvernement bourgeois) et sur bien d'autres questions (Front Populaire, etc.) résulte non d'ordres d'Oslo ou de Mexico, mais du programme marxiste ou bolchévik. Ainsi que nous l'avons montré des dizaines de fois, ce sont les vieux principes marxistes qui condamnent les erreurs du P.O.U.M. et toute la politique de feu le Bureau de Londres (pacifisme opportuniste, etc.). Mais il est plus facile de se donner un air d'indépendance vis-à-vis des « dictateurs » et les hauteurs d'Oslo et de Mexico, que de s'avouer que le marxisme ou bien le bolchévisme dont on se réclame, on l'a maintes fois violé.

Si même il y a un grain de vérité concernant l'accusation ci-dessus, il faut s'en prendre non à Trotsky, mais à certains « trotskystes » qu'on pourrait qualifier de « regrettables », par analogie avec ces communistes dont parlait Lénine, dans la *Maladie Infantile du Communisme*. Il est arrivé, en effet, que certains « trotskystes » « regrettables », soit, appellent Trotsky leur « chef et maître » avec un sens quasi-religieux, soit lui demandent instamment de penser et de décider pour eux, dans des questions tactiques où le grand révolutionnaire ne peut voir ni décider de loin. Nous avons vu les mêmes utiliser à tout propos et hors de propos, l'autorité du grand théoricien marxiste. Puis, quand il advint à ce dernier de se prononcer à sa manière, avec éclat, sans ménagement pour les petits amours-propres, alors ces « trotskystes regrettables » s'ils ne sont point satisfaits se retournent avec toute la haine de la vanité blessée, contre le « dictateur » qui entend régenter le mouvement ouvrier « d'Oslo ou de Mexico » ! Ceux qui exigent la plus entière liberté d'appréciation à l'égard de Trotsky commencent par s'offenser de ses critiques au point d'en déduire tout un système spécial et lui dénie au fond toute liberté d'appréciation à leur égard. Ils traient du grand révolutionnaire, isolé et malheureusement réduit à la seule activité théorique, littéraire et épistolaire, coupé de toute activité militante, le portrait d'une sorte de personnage diabolique tout puissant (avec pour tout appareil de domination ses idées et sa plume !) qui donne des ordres, manœuvre toute l'avant-garde, « colonise » les esprits indépendants. C'est comique, et cela ressemble un peu au portrait que font les staliniens de l'activité de Trotsky.

Mais ce n'est point nouveau : on retrouvait les mêmes critiques, sous la plume des détracteurs de Marx, lors de la Première Internationale. L'histoire a démontré qu'en définitive les détracteurs de Marx, ou bien lui reprochaient... sa supériorité, ou bien soutenaient contre lui des principes et une politique que l'expérience a balayé.

III. — Quand Victor Serge traite le fond du problème (sa révision du bolchévisme), vous remarquerez avec quelle rapidité il quitte le fond pour revenir toujours à l'occasion du fond, aux mêmes questions de forme et de méthodes.

Dans l'essentiel, dit-il, ses analyses concordent avec celles de Trotsky. Et d'ailleurs *Destin d'une Révolution* le prouve. C'est fort bien.

Mais depuis *Destin d'une Révolution* qui est d'ailleurs un livre excellent et dont nous avons fait notre profit, est-ce que les écrits récents de Victor Serge ne prennent point une orientation particulière. *Destin d'une Révolution* (ainsi que *De Lénine à Staline*), c'est le tableau vivant du bolchévisme, et de sa dégénérescence, ainsi que de l'effort de la minorité bolchévik-léniniste, pour maintenir la tradition qui avait permis la première victoire. Mais aujourd'hui, les écrits de Victor Serge consistent dans une attitude de revision, vis-à-vis du marxisme bolchévik. C'est son droit. Nous ne sommes point non plus, en principe, contre la revision. Mais il faut dire ce que l'on revise exactement, pourquoi on le revise, et surtout non moins exactement par quoi on le remplace. Il faut voir si la solution nouvelle proposée est meilleure que l'ancienne. Mais Victor Serge ne fait rien de tout cela. Il ne propose : rien, rien, rien. Il sème des doutes et, en fait, nourrit (contre sa volonté, dit-il) une campagne qui est dirigée contre la minorité révolutionnaire qui se réclame du bolchévisme.

Nous avouons avoir lu avec le plus vif souci de comprendre le fond de la réponse de Victor Serge.

LA liste des questions qu'il pose est évidemment d'un indéniable intérêt... historique.

Mais nous ne comprenons pas du tout pourquoi de ces questions découle la nécessité de reviser le bolchévisme en tant que science de la révolution. Selon Victor Serge une série de mesures des bolchéviks auraient contribué à activer la dégénérescence.

Mais ces mesures étaient-elles le résultat du bolchévisme en tant que doctrine et stratégie de la révolution, ou bien le produit de conditions particulièrement draconiennes et inhumaines de la guerre civile ? Il est possible, admettons même qu'il est certain, qu'il existe un lien entre ces mesures et la dégénérescence qu'elles ont pu faciliter ou activer. Et après ? Qu'est-ce que cela prouve ? Que la contre-révolution est en germe dans la révolution, et parfois même que le contre-révolutionnaire thermidorien est en germe chez certains révolutionnaires.

Victor Serge est bien en peine de déduire de ses questions une autre science de la révolution que le marxisme bolchévik. Ici, on aurait dû se débarrasser des contre-révolutionnaires, en y mettant plus de formes. Là, on aurait dû donner la liberté à tel groupe.

On peut être d'accord pour faire en sorte qu'à l'avenir la révolution soit plus libertaire et plus morale. On peut même, si l'on veut devoir le faire, se retournant vers le passé, assortir telle ou telle mesure d'un regret ou d'un blâme. Les bolchéviks eux-mêmes étaient divisés sur ces questions, comme le montre d'ailleurs Victor Serge. Mais toutes ces considérations ne changent rien à l'essentiel qui est :

POINTS DE

DOCTRINE

DISCUSSION sur le "Défaitisme Révolutionnaire"

La crise interne du capitalisme a atteint un tel degré, les contradictions inter-impérialiste une telle acuité que la menace d'une guerre encore plus sanglante et plus destructrice que celle de 1914 devient de plus en plus grandissante. Si l'on veut lutter contre l'opportunisme, si l'on doit regarder en face notre tâche telle qu'elle se pose pour nous à l'époque de l'impérialisme, alors il faut dire clairement, ouvertement, en marxistes, quelle politique nous devons avoir dans la lutte pour la révolution, ainsi bien *avant* que pendant la guerre impérialiste qui menace. S'il apparaît déjà comme acquis, pour les camarades, l'appréciation du caractère de la guerre impérialiste, c'est-à-dire une guerre d'une bourgeoisie vieillie, sénile, gangrénée, comme une guerre pour un nouveau partage du monde, s'il apparaît comme évident la nécessité de poursuivre « la lutte de classe pendant la guerre », il se trouve encore des camarades qui se laissent arrêter devant le risque de défaite que cette lutte de classe entraînerait pour notre propre impérialisme. Tout d'abord, un de ces camarades me dit :

— Certes, nous devons poursuivre la lutte de classe pendant la guerre, mais nous ne devons pas parler de pousser à la défaite, car la défaite entraînerait des conditions difficiles pour la révolution.

— Cette objection n'est pas nouvelle. On l'a entendue employer pendant la guerre par les éléments dits du « centre », c'est-à-dire des éléments qui, malgré le krach avéré de la II^e Internationale, est de ses vieux leaders, n'ont pas osé rompre avec ceux-ci ouvertement. Lénine répondait déjà en 1914 :

La révolution en temps de guerre, c'est la guerre civile. Or, la transformation de la guerre en guerre civile, laquelle est facilitée par les revers militaires, par les défaites de gouvernements, d'autre part il est impossible de contribuer à

cette transformation en guerre civile si l'on ne pousse pas du même coup à la défaite.

(Lénine, « Contre le Courant », 1917)

En d'autres mots : il est impossible de poursuivre la lutte de classe sans comprendre qu'elle peut entraîner, qu'elle entraîne des défaites et même la défaite de notre gouvernement.

— Alors, tu es pour la défaite; et que tu la veuille ou non, pour la victoire de Hitler... — me répondit le camarade.

— Non, camarade, ce raisonnement est celui d'un sophiste et non pas d'un marxiste. Le sophiste regarde seulement le côté formel d'une chose, et pour cela il isole la chose de toute la chaîne des événements dont elle fait partie. Pour bien préciser notre position, il faut se rappeler, qu'encore à Stuttgart (1907) et à Berne (1913), on a bien dit que « dans tous les pays impérialistes le prolétariat doit maintenant souhaiter la défaite de son gouvernement ». Il faudrait donc ne pas voir que le défaitisme est pratiqué dans chaque pays impérialiste. Cette tactique sera-t-elle impossible en Allemagne ?

— Je t'interrompt pour te dire que je ne le pense pas.

— Alors, si tu ne tombe pas dans le piège que tendaient les social-patriotes en 1914 soi-disant parce que le défaitisme serait impraticable (« surtout » en Russie), alors tu dois comprendre que « quel que soit celui des géants impérialistes, également infâme qui tombera dans leur guerre de pillage, une brèche sera ouverte, par laquelle passera la révolution prolétarienne. Voilà comment doit raisonner un socialiste révolutionnaire de notre temps. Et c'est pourquoi ce socialiste-là ne peut se dispenser d'être « pan défaitiste ». (Zinoviev, « Contre le Courant », octobre 1916. I. II. p. 182). Voilà pourquoi, poursuivre la lutte de classe sans s'arrêter devant « la menace » de la défaite, n'est pas du tout un moyen d'aider l'impérialisme d'en face, mais bien un moyen d'impulser la révolution pour d'autant mieux se débarrasser aussi bien de notre impérialisme que de celui « d'en face ».

— Je ne dis pas que la lutte de classe conséquente dans notre propre pays, c'est-à-dire contre l'impérialisme français, ne soit pas le seul moyen d'entretenir et de développer la lutte de classe à l'échelle internationale. Je dis seulement que je recule devant ce mot d'ordre de « défaitisme révolutionnaire ».

— Peut-être que cette formulation ne dit pas tout ce qu'elle contient en fait : toute formulation présente d'une manière concentrée tout une série de raisonnements. Mais si tu recuses le mot d'ordre, tu recuses « le seul mot d'ordre qui fasse appel d'une manière conséquente à l'action révolutionnaire contre le gouvernement dont on est le sujet ». Et Lénine ajoutait, car les mots que je vient de te dire sont de Lénine, qu'on commet une faute de ne pas voir que « s'il n'y a pas des actions de cet ordre, des milliers de phrases aussi révolutionnaires qu'on le voudra sur la lutte contre la guerre, les conditions, etc., ne sont jamais que de la monnaie de singe ». (« Contre le Courant » 1916).

— C'est vrai que sans les actions révolutionnaires les phrases ne restent que des phrases. C'est pourquoi je veux continuer la lutte de classe pendant la guerre... car il n'y a pas — nous sommes d'accord — d'« autre moyen » pour être contre la guerre et pour la révolution.

— Alors, dans cette lutte il faudra utiliser les défaites et même les revers militaires pour d'autant mieux profiter de la crise que le capitalisme lui-même a déclanchée, et « tirer de toute façon parti de la crise économique et politique pour soulever le peuple et précipiter par la même la chute de la domination capitaliste », comme disait encore en 1907 la fameuse résolution de Stuttgart.

— Oui, il faut tirer profit de cette crise. Mais en fin de compte, vaut mieux ne pas opter pour la défaite : il serait plus juste peut-être de dire « ni victoire, ni défaite » et montrer ainsi que nous avons pas à nous préoccuper seulement « de la défaite ».

— Que veut dire la *défaite* ? Dans une guerre, il n'y a pas seulement la *défaite*, mais il y a aussi des *défaites*, des revers au cours de la lutte même. En pratiquant la lutte de classe, nous utilisons des *défaites* et nous favorisons par cela même la *défaite* définitive. Mais notre but n'est pas la *défaite* en elle-même. Notre but est la révolution : à travers tout notre lutte, nous poursuivons le renversement de notre propre bourgeoisie, c'est-à-dire nous tendons nos forces pour transformer la *guerre impérialiste en guerre civile*. Nous poursuivons pas, par je ne sais plus quel sadisme, la *défaite* pour la *défaite*. C'est pourquoi ce mot d'ordre de « ni victoire, ni défaite » doit être rejeté, d'autant plus que l'expérience de la guerre de 14 a prouvé qu'il était faux.

— Peut-être, mais, même si j'accepte cela, je crois encore que la *défaite* ne crée des bonnes conditions pour la révolution.

— Que veut dire « de bonnes conditions » ? L'expérience prouvé que de la *défaite* ont surgi la Commune, la révolution de 1905, la grande révolution d'Octobre et d'autres révolutions (Allemagne, Hongrie). Si *seulement*, la révolution d'Octobre a été victorieuse, cela a été dû à des toutes autres conditions que celles de la *défaite*. Car nous, les bolchéviks n'ont pas attendu la *défaite* « en général », mais ont utilisé contre « les » *défaites* et revers du tsarisme (et de la république bourgeoise) pour pratiquer une lutte de classe conséquente. Nous avons lutté en 1936 pour pousser de l'avant la révolution. Nous aurions fait la même chose, je suis certain, si le « juin » avait né pendant la guerre.

— Sans doute. Mais est-ce que on peut être certain que de tels mouvements sortiraient de la guerre ? Et si oui, ne sont-ils pas condamnés, eux aussi, à la *défaite* ?

— Nous n'avons jamais essayé, nulle part, de déterminer la ligne du mouvement : « Nous n'exigeons qu'une chose : c'est que les socialistes fassent leur propagande pour la révolution et non pas contre, qu'il mènent le travail dans un esprit de préparation à la guerre civile complètement mûrie dans les conditions objectives ».

... « Quelle sera la rapidité du développement de cette dernière guerre, quels en seront les résultats, personne ne peut le prédire. Personne ne peut donner de garantie que nous vaincrons dans cette guerre. Personne d'avance ne se décidera à déterminer à quel moment l'on en viendra aux grèves de masses, aux barricades. Mais, ou bien nous marchons dans cette voie, ou bien nous sommes condamnés à être des esclaves des impérialistes et nous ne sommes ca-

pables que de marcher, soumis, par centaines de milliers à la boucherie, dès le premier ordre donné par la bande impérialiste ». (« Contre le Courant », p. 57 et 58 t. II.)

Telles étaient les réponses de Lénine. Elles restent les mêmes aujourd'hui.

Cette discussion qui fut suivie avec attention par un autre camarade semblait toucher à la fin, quand ce camarade intervint pour dire :

— Je suis pour le défaitisme révolutionnaire, comme tu as pu le voir. Mais je m'étonne que tu n'ai pas dit expressément qu'il fallait *« souhaiter et concourir à la défaite de notre propre impérialisme »*.

— Sans doute, tu as compris que poursuivre la lutte de classe signifie précisément souhaiter et concourir à cette défaite.

— Oui, mais encore fallait-il dire que nous ne reculons pas même devant le sabotage, ou autres actions qui concourent à la défaite.

— Je tiens à préciser que je suis, et tous les camarades qui sont pour le défaitisme révolutionnaire ne disent pas autre chose que pour pratiquer le défaitisme, il faut pratiquer une lutte de classe conséquente. Le sabotage, les actes individuels poussent-ils de l'avant la lutte de classe ? Non. Pour reprendre la citation de Lénine de toute à l'heure, *« il s'agit non seulement de souhaiter la défaite de ce (de notre) gouvernement, mais d'y concourir effectivement »*. J'ajouterais aussi la paranthèse que fait Lénine (*« Un lecteur perspicace verra bien qu'il n'est nullement question de « faire sauter des ponts », d'organiser des mutineries militaires vouées à l'insuccès et, en général, d'aider le gouvernement à écraser les révolutionnaires. »*) (« Contre le Courant », p. 116).

— Si je comprends bien, tu te refuses aux actes qui quand même aident à la défaite ?

— Je veut seulement comme je le disais avant à ce camarade, que nous ne cherchons pas la défaite pour la défaite. Nous utilisons les défaites et nous acceptons le risque de défaite pour impulser la lutte révolutionnaire. Nous faisons toute action qui aide *cette lutte* et non pas *seulement la défaite*. Pour te rappeler un bon mot de Zinoviev, je disais comme il l'avait dit en 1916 aux hommes du centre, *« bien entendu, la social-démocratie révolutionnaire débarrasse également l'idée de la guerre civile des insanités anarchistes »*. (« Contre le Courant », t. II, p. 56).

Il y avait en 14 des socialistes — qui s'apparent dans beaucoup des questions avec ceux qui confondent le défaitisme révolutionnaire et le sabotage — qui confondaient lutte de classe et grève militaire ou autre action qu'on ferait par « dessus » la tête du prolétariat. A ceux-là, les défaitistes Lénine et Zinoviev répondaient : *« La guerre civile ne signifie pas la grève militaire, ni cet anti-militarisme spécifique qui, ne voyant pas l'ensemble des problèmes s' imagine qu'il y a une panacée contre le militarisme considéré comme tel, en dehors de la lutte pour la révolution sociale »*. (« Contre le Courant », p. 28).

— Alors, tu repousses le sabotage ou toute action de ce genre ?

— Oui, le sabotage est une chose *distincte* de la conception et de la pratique du défaitisme révolutionnaire. Mais à certains moments, nous « pratiquons » même le sabotage : 1° dans une *période de lutte de classe aiguë*, quand la guerre civile se développe et s'élargit le sabotage devient un des produits subsidiaires de la lutte de classe que nous employons pour lutter contre notre bourgeoisie ; 2° dans la même logique, le sabotage est un moyen avec lequel nous aidons, tout en restant sur le terrain du défaitisme révolutionnaire, un pays ouvrier, ou colonial qui se trouve « dans le camp d'en face » : dans une lutte entre la France et l'Indochine par exemple, nous pratiquons non seulement le défaitisme, mais aussi le sabotage de tout envoi d'armes contre nos frères des colonies en lutte pour leur libération. Dans une lutte entre l'Allemagne ou de n'importe quel autre impérialisme contre l'U.R.S.S., nous pratiquons dans le pays impérialiste non seulement le défaitisme, mais aussi *en plus* le sabotage. En définitive, ces moyens ne se retournent pas contre le prolétariat, mais aident sa cause : car la lutte de l'U.R.S.S. contre l'impérialisme, comme la lutte des peuples coloniaux contre les brigandes impérialistes sont aussi notre lutte.

Je mesuis tourné vers le premier camarade pour nous séparer et il me demanda encore si Rosa Luxembourg n'eut pas une position un peu plus complexe en face du défaitisme. Je lui ai répondu : quelle meilleure preuve peut-on avoir que la politique bolchévique a été la politique juste si Rosa Luxembourg elle-même avait dit de Lénine et de Trotsky : « Ils ont raison, car ils ont eu le courage de faire la révolution. Ils peuvent s'exclamer comme Ulrich von Hutten : j'ai osé » !... Quant à Karl Liebknecht, son compagnon de lutte... ne restons nous pas dans cette glorieuse tradition des Spartakistes allemands, en encrant en nous la conviction inébranlable « que notre ennemi est dans notre propre pays ».

N. BRUN et P. BAILLY

SANS CRAINDRE LA JEUNESSE

Il faut seulement recruter les jeunes plus largement et plus hardiment, encore plus hardiment et plus largement, toujours plus hardiment et plus largement, sans craindre la jeunesse. Nous sommes en temps de guerre. La jeunesse décidera de l'issue de la lutte, la jeunesse estudiantine et plus encore la jeunesse ouvrière. Secouez toutes les vieilles habitudes d'inertie, de respects hiérarchique et autres.

(Lettre de Lénine à Bogdanov et Goussiev)

11 février 1905)

« La jeunesse est la flamme de la Révolution prolétarienne », disait Karl Liebknecht. Ce n'est pas là une simple phrase de réunion publique. Les jeunes ont des trésors d'enthousiasme, d'énergie et de dévouement à dépenser au service de la lutte pour l'émancipation des travailleurs. Au cours de la guerre 1914-18, l'Internationale des Jeunes s'est trouvée à l'avant-garde de la lutte pour la rupture d'avec la socialdémocratie faillie, pour la construction d'une internationale nouvelle de lutte de classe. Et l'on sait quel rôle magnifique joua son principal dirigeant Karl Liebknecht, qui est aujourd'hui pour nous un exemple et un symbole.

Pour nous reporter à des faits plus récents et plus connus, c'est la jeunesse qui, en France même, s'est trouvée à la pointe du combat pour un nouveau parti révolutionnaire. Par trois fois déjà, à Lille, à Creil, à Puteaux, les bureaucrates du parti S.F.I.O. ont dû chasser des centaines de jeunes révolutionnaires inébranlablement fidèles à la lutte contre la guerre impérialiste. Malgré cela, une opposition renaît sans cesse de ses cendres ; et tous les Lagorgette du monde sont impuissants à juguler la meilleure partie de la jeunesse que les événements poussent irrésistiblement vers la Révolution.

Et quoi d'étonnant à cela ? Alor que les adultes sont trop souvent enfoncés dans l'ornière depuis des années ; alors qu'ils ont donné le meilleur de leurs forces à des partits et des hom-

es qui se révèlent aujourd'hui fidèles soutiens du régime qu'ils avaient juré de détruire ; alors que les immenses espérances liées de la révolution russe, des mouvements prolétariens d'après guerre, de la montée de 1936 en France et en Espagne, ont été rompées ; les jeunes tournent leurs regards vers l'avenir et réparent leurs forces encore intactes pour les luttes futures. C'est un phénomène général dans le mouvement ouvrier que la place relativement très grande des jeunes, du temps de la Première Internationale, déjà de doctes professeurs ironisaient sur ce sujet et Engels leur répondait :

N'est-il pas naturel que, dans notre parti de révolution, ce soit la jeunesse qui prédomine ? Nous sommes le parti de l'avenir et l'avenir appartient à la jeunesse. Nous sommes un parti de novateurs et la jeunesse suit toujours de préférence les novateurs. Nous sommes un parti combattant avec abnégation un vieux régime pourri, et la jeunesse sera toujours la première d'un tel combat.

(ENGELS : « Question du Logement »)

Bien entendu, il ne saurait être si peu que ce soit question, de dissocier la lutte des jeunes révolutionnaires de celle des adultes ; la barrière réelle qui sépare les hommes est celle des classes, non celle des générations. Néanmoins, les conditions de vie spécifique des jeunes travailleurs ou étudiants ; les caractères psychologiques particuliers de la jeunesse imposent aux jeunes révolutionnaires des formes de propagande et d'action différentes de celles employées par les adultes. Citons simplement un certain nombre des problèmes qui sont du ressort de la jeunesse, ou, en tout cas, se posent pour eux d'une manière spéciale. En premier lieu, les revendications des jeunes et l'usine ne sont pas exactement celles des adultes car la bourgeoisie, pour régner, divise les prolétaires en surexploitant les uns (femmes, jeunes, etc.), en favorisant — relativement — les autres. Se posent aussi, pour les jeunes les problèmes de l'enseignement professionnel, de l'apprentissage, de l'instruction, en général. La lutte contre l'armée bourgeoise révèle pour eux une acuité toute particulière. Le problème des loisirs soulève également un grand nombre de questions auxquelles l'organisation des jeunes doit répondre. D'autre part, les jeunes viennent à la révolution avec un état d'esprit autre que les adultes, et ils ne peuvent être retenus par une organisation seulement si celle-ci répond à leurs désirs et leur tempérament. Tout cela conduit à la création d'organisations de jeunes, liées au parti révolutionnaire, mais distinctes de celui-ci.

Nous croyons utile de définir ici le rôle de telles organisations et considérer quels rapports elles doivent avoir avec le parti révolutionnaire ; car il n'est pas rare de trouver des camarades qui nient la nécessité d'une jeunesse indépendante ou,

du moins en minimisent l'importance et considèrent les rapports avec le Parti de manière fausse.

Pour définir ce que doit être la Jeunesse Communiste, il n'est pas mauvais de dire ce qu'elle doit ne pas être, en prenant l'exemple de la J.S. du parti S.F.I.O. Pour les dirigeants réformistes, les jeunes ont pour tâche essentielle de coller les affiches, constituer des services d'ordre pour réunions électorales, vendre la presse du parti le dimanche. Suivant l'heureuse expression de Lebas, s'adressant aux J.S. du Nord, il y a nécessité pour le parti socialiste « de se servir de vous pour sa propagande ».

On accepte, à la rigueur que les J.S. s'instruisent : à condition d'étudier des textes classiques du socialisme et datant du siècle dernier. Mais qu'ils ne s'avisent pas les jeunes imprudents d'examiner les problèmes qui se posent aujourd'hui à la classe ouvrière. Car Dieu sait quelles conclusions ils en pourraient tirer. Figurez-vous par exemple qu'ils aboutissent sur le problème de la guerre, à autre chose que l'approbation de l'Union Sacrée ! C'est pourquoi toute la politique du parti socialiste consiste à brimer les jeunes, à paralyser leur action, à les expulser dès qu'ils manifestent quelques vellétés à prendre au sérieux les textes marxistes dont leur parti se réclame encore, sans rire.

La duplicité, la tromperie et la trahison qui caractérisent les partis de la 2^e et de la 3^e Internationale expliquent leur peur de la jeunesse et la nécessité où ils sont de lui mettre des œillères et une muselière. Un parti révolutionnaire, au contraire, n'a rien à craindre des jeunes, n'a pas besoin de les brimer ; peut, sans peur, leur accorder la plus large liberté.

La résolution sur le mouvement de la jeunesse communiste du 3^e Congrès de l'I.C. définit avec une clarté remarquable les caractères de la J.C., comparée aux organisations de jeunes des partis réformistes. Les partis et les syndicats opportunistes et réformistes « virent un très gros danger dans l'apparition des jeunesses socialistes révolutionnaires indépendantes et essayèrent de réprimer ce mouvement, d'en changer le caractère et de lui imposer leur politique en exerçant sur lui une tutelle bureaucratique et en essayant de le priver de toutes indépendances...

« La grande différence fondamentale qui existe entre les Jeunesses communistes et les Jeunesses centristes et social-patriotiques devient surtout apparente par la participation active à tous les problèmes de la vie politique et aux combats et actions révolutionnaires, de même que par la collaboration à la construction des partis communistes. »

Lénine, de son côté, appuie avec force sur la nécessité de l'indépendance de la J.S., qui en est, pour lui, une condition d'existence :

Nous devons faire tout pour aider cette jeunesse, nous nous devons montrer la plus grande patience quand elle commet des erreurs et tâcher de les corriger petit à petit, par la persuasion, de préférence, et non par la lutte. Il n'est pas rare que les gens d'un certain âge, ou les vieux ne sachent pas aborder comme il le faudrait la jeunesse qui, par la force des choses, est obligée de venir au socialisme, autrement que ses pères, par d'autres voies, sous d'autres formes et dans d'autres conditions. C'est pourquoi, d'ailleurs, nous devons être sans réserve pour une organisation indépendante de l'union de jeunes et cela non seulement parce que les opportunistes craignent cette indépendance, mais aussi pour le bien de la cause. En effet, sans une complète indépendance, la jeunesse ne pourra pas faire sortir de son sein de bons socialistes, ni se préparer à mener le combat en avant.

Pour l'indépendance la plus complète des unions de la jeunesse, mais aussi pour la plus grande liberté de critiquer en toutes camaraderies leurs erreurs! Nous ne devons pas flatter la jeunesse.

(LENINE, décembre 1916)

Pour quiconque, en effet, examine dans un esprit vraiment révolutionnaire la question de la jeunesse, cette position paraît la seule acceptable. Quelles sont en effet les tâches de la jeunesse révolutionnaire? S'intéresser plus spécialement aux questions qui préoccupent la jeunesse (par exemple : la lutte contre le militarisme ; l'organisation de l'apprentissage ; ou encore le problème des loisirs des jeunes travailleurs) ; attirer ainsi les jeunes inorganisés, transformer les militants inexpérimentés animés d'une volonté confuse de lutte contre le régime en membres éduqués et responsables du parti révolutionnaire. Mais cette éducation par laquelle de jeunes camarades pourront devenir des dirigeants révolutionnaires capables, comment sera-t-elle possible? L'éducation, pour les marxistes n'est possible que par la liaison intime de l'étude théorique qui condense et généralise l'expérience passée, avec les leçons des expériences pratiques que l'on fait chaque jour. Cela signifie que le jeune communiste doit s'habituer à se trouver lui-même face à des problèmes pratiques et politiques qu'il lui faut résoudre et prendre lui-même des initiatives, à assumer lui-même des responsabilités.

Il se trompera? Bien sûr, il se trompera parfois, car les vieux révolutionnaires eux-mêmes sont sujets à « faillir », et les jeunes ont moins de réflexion et de maturité. Mais l'essentiel est que le camarade apprenne de ses erreurs et développe ainsi ses capacités.

On tire plus de profit d'une erreur reconnue comprise et réparée que d'une position juste résultant d'une adhésion passive au point de vue d'un autre.

C'est pourquoi la conception de Lénine est incontestablement juste : « Sans une complète indépendance, la jeunesse ne pourra pas faire sortir de son sein de bons socialistes, ni se préparer à mener le combat *en avant*. »

Que cette indépendance indispensable puisse être le germe de certains conflits, on ne saurait le nier. Il est possible que les jeunes soient amenés à prendre des positions sur tel ou tel problème différent de celles adoptées par le parti. Une telle situation, bien entendu, n'est pas souhaitable, et les textes du 3^e Congrès de l'I.C., dont nous citons plus haut des extraits, affirment : « Les jeunesses doivent s'occuper au sein de leurs organisations de toutes les questions politiques et tactiques, à l'endroit desquelles elles doivent toujours prendre position, et à l'intérieur des partis communistes de leur pays, elles doivent toujours agir non contre ces partis, mais dans le sens des décisions prises par eux. » En effet, s'il en était autrement, « l'on verrait l'existence de deux partis concurrents qui ne se distingueraient entre eux que par l'âge de leurs membres ».

Pour éviter une telle éventualité, il est nécessaire d'obtenir « une liaison organique solide entre les deux organisations. Ce qui est nécessaire, c'est un échange permanent et mutuel de représentants entre les organes dirigeants des jeunesses et des partis à tous les échelons... de même que la participation mutuelle à toutes les conférences et congrès. De cette façon, le parti communiste aura la possibilité d'exercer une influence continue sur l'activité de la jeunesse et de la soutenir, tandis que celle-ci pourra également avoir une influence réelle sur l'activité du parti.

En résumé, les heurts ne seront pas résolus par des brimades ou des mesures disciplinaires, mais par l'interpénétration réciproque, des jeunes et du parti, par la confrontation permanente des analyses, par la critique fraternelle faite par des militants plus expérimentés à ceux qui le sont moins. En fin de compte, plus que toutes les décisions bureaucratiques, plus que la tutelle à la manière réformiste, plus qu'une attitude méprisante, plus que toutes les sanctions du monde, le seul lien réel entre jeunes révolutionnaires et adultes, c'est une même fidélité à un programme marxiste commun représentant, dans une situation donnée, la totalité des revendications du prolétariat en lutte. Il se montre capable de résister à toutes les épreuves, parce qu'il représente, au-dessus des distinctions entre générations, l'intérêt général de la classe ouvrière.

HENRIC

QUESTIONS DE L' INTERNATIONALE

“CENTRE MARXISTE”

&

IV^e INTERNATIONALE

Le passé est l'image de l'avenir, en ce sens que l'évolution ne peut pas changer des rapports définis par un simple changement d'étiquette. La création de l'Internationale est la tâche la plus urgente du mouvement ouvrier actuellement ; mais l'initiative prise par le P.O.U.M. en vue de créer un « Centre International Marxiste » avec la presque totalité des organisations ayant appartenu au F.O.I. appelle la plus grande réserve — en considération du problème à résoudre. Il s'agit de renforcer le lien organisationnel entre groupements qui, par leur formation et leur évolution, n'ont de commun que leur absence de programme et leur opposition commune à ce que le programme soit précisé à la lumière des expériences les plus récentes. Nous nous proposons de rappeler aux camarades comment fut menée la lutte pour la nouvelle Internationale, ce qui éclairera tout au moins le rôle que pourra jouer le « Centre » dans les graves circonstances que nous avons à affronter.

La défaite sans lutte en Allemagne, en 1933, découvrit la pourriture totale de l'I.C. stalinisée et l'impossibilité de la redresser. Le 3^e Parti mondial du prolétariat succomba avant de mener à bien l'émancipation des travailleurs. D'où la nécessité de bâtir une nouvelle Internationale, sur la base des enseignements des trois précédentes. Voilà le sens de la lutte commencée par l'Opposition de Gauche Internationale — opposition luttant dans la plupart des sections de l'I.C. sur le programme B. L. qui rompit alors avec l'I. C. et devint Ligue Communiste Internationale.

Dans différents pays, il y avait d'autres partis n'appartenant ni à la 2^e ni à la 3^e Internationale, mais la plupart du temps, gravitant autour d'elles. La L.C.I. entreprit la lutte pour dégager un courant politique pour la 4^e Internationale, en posant le problème politique à certaines d'entre ces organisations, en discutant avec elles.

Les 26 et 27 août 1933 eut lieu à Paris une Conférence convoquée par l'I.L.P. anglais, à laquelle participèrent 14 organisations : Parti ouvrier norvégien (N.A.P.), Parti d'Unité Proletarienne (P.U.P.), l'I.L.P., Parti Socialiste Indépendant (O.S.P., Hollande), Parti Révolutionnaire Socialiste (R.S.P., Hollande), Parti Socialiste Ouvrier (S.A.P., Allema-

gne), le Léninbund, etc. Certains de ces partis représentaient une base de masse, d'autres étaient presque inexistantes, comme le Parti Socialiste Indépendant de Roumanie. Deux tendances se firent jour à cette Conférence.

La plupart des partis représentés se sont mis d'accord, « chacun de leur point de vue », qu'il ne fallait pas d'Internationale. Le P.U.P., parce qu'il voulait unifier la 2^e et la 3^e. L'I.L.P., pour ne pas « repousser » les bons éléments de la 3^e. Le N.A.P. pour pouvoir unifier les oppositions de la 2^e. Sous des prétextes variés, ces partis, avec une politique « divergente », s'opposèrent à la création de l'Internationale. (1)

L'Opposition de Gauche signa avec l'O.S.P., le R.S.P. et le S.A.P. une déclaration, dite « des 4 », pour la création d'une nouvelle Internationale. « Les signataires s'engagent à contribuer de toutes leurs forces pour que cette Internationale se forme dans le plus bref délai possible sur les fondements inébranlables des principes théoriques et stratégiques posés par Marx et Lénine. Prêts à collaborer avec toutes les organisations, groupes, fractions qui évoluent réellement du réformisme ou du centrisme bureaucratique (stalinisme) vers la politique du marxisme révolutionnaire, les signataires déclarent en même temps que la nouvelle Internationale ne peut permettre aucune tolérance à l'égard du réformisme ou du centrisme. L'unité nécessaire de la classe ouvrière ne peut être atteinte par une mixture des conceptions réformiste et révolutionnaire, par une adaptation à la politique staliniste, mais seulement en surmontant la politique des deux Internationales banqueroutières. »

La déclaration « des 4 » fut une étape épisodique dans la création de la nouvelle Internationale. Le S.A.P., ainsi que l'O.S.P. (De Kadt) — dont une aile fusionna avec le R.S.P. et donna naissance au R.S.A.P. (Sneevliet) — renoncèrent à « surmonter la politique banqueroutière des deux Internationales » et entrèrent dans le Bureau de Londres, plus tard devenu d'Amsterdam. Celui-ci comprit quatre partis — l'I.L.P., le N.A.P., l'O.S.P. et le S.A.P. Pour le N.A.P. et le S.A.P. ce fut un lieu de passage : le premier devint parti de gouvernement et se plaça à la « droite » de la 2^e Internationale ; le deuxième s'engouffra dans le stalinisme et « Front Populaire ».

Parallèlement, le mouvement des bolchéviks-léninistes pour la nouvelle Internationale s'accroissait en nombre — partis et groupes — et « cohésion politique ». Cet accroissement s'opère par une sélection politique, à travers scissions et regroupements ; sa force essentielle est constituée par l'unité réelle des mouvements agissant dans les différents pays. En 1936, une Conférence internationale définit le programme du « mouvement pour la 4^e Internationale », non seulement du point de vue des principes, mais aussi stratégique et tactique.

La révolution espagnole et son déclin confirmèrent une fois de plus les enseignements du léninisme. Sans un parti ayant assimilé dans sa chair et os les principes qui ont permis à la révolution russe de vaincre, le prolétariat espagnol fut finalement battu. Toutes les positions ont été soumises à l'épreuve des faits. Le Congrès de la fondation de la 4^e In-

(1) Qu'en restent-ils aujourd'hui des arguments invoqués contre la création de la nouvelle Internationale ?

ternationale (septembre 1938) fut placé devant la situation résultant de l'agonie de la révolution espagnole — « le danger de guerre et du fascisme ». Elle élaborera un programme de transition qui répond d'une manière précise aux besoins de la lutte prolétarienne dans la situation actuelle. Trente-cinq organisations de « tous les continents » élaborèrent ce programme devant leur servir de base à l'action concrète.

Dans la même époque, dans la même situation, à la Conférence constitutive du F.O.I. (29-30 octobre 1938), Brockway déclare qu'il faut « créer un centre uni sur des principes de base ». Mais on chercherait en vain de trouver ces « principes de base ». Des partis constituant le F.O.I. quel lien existait-il entre le P.O.U.M. et le P.U.P., l'I.L.P. et Hashomer Hazair, le P.S.O.P. et les archéo-marxistes de Grèce ? L'opposition à la guerre « sans tactique définie » ? Signature de quelques manifestes ?

On nous dira peut-être qu'il s'agissait uniquement d'un Front Unique. Mais alors qu'elle est l'expérience « positive » qui permet de réunir la plupart des partis ayant participé au F.O.I. en une organisation internationale sur la base d'une discipline commune ? Les questions politiques ont-elles été débattues et clarifiées ? Comment dans une Internationale qui se proclame marxiste, entre-t-il une organisation « non-marxiste » nationaliste, comme Hashomer Hazair ? Le P.O.U.M. a-t-il discuté préalablement avec les organisations qui veulent constituer le « Centre » sur les enseignements de la révolution espagnole ? Ou bien, est-ce qu'il cherche dans le « nouveau » Centre « un quitus » pour sa position politique dans la révolution espagnole ?

De tout cela, nous ne pouvons tirer d'autres conclusions, en ce qui concerne le « Centre » et son sort que celle indiquée par l'expérience d'un passé récent (Bureau de Londres, Amsterdam).

L'I.L.P. est né en Angleterre non pas par une opposition de fond au Labour Party, mais par une rupture formelle à savoir si les dirigeants de l'I.L.P. pouvaient voter dans le Parlement « selon leur conscience » ; le P.O.U.M. a pris dans des occasions favorables (sept. 36, mai 37) le contrepied de la politique marxiste et sa direction trouve cela naturel ; mais le P.S.O.P. est un parti jeune qui a rompu politiquement d'avec la S.F.I.O. et qui a une volonté nette de vaincre, c'est-à-dire d'« apprendre » les leçons de l'expérience.

Si la proposition du P.S.O.P. — ainsi que l'a décidé le Congrès — d'inviter la 4^e Internationale à la Conférence est refusée, nous croyons qu'il est de la plus haute importance que le « programme de transition » élaboré par celle-ci soit discuté dans le P.S.O.P. ; s'il est conforme à la volonté de la majorité des militants, qu'il soit soumis par nos délégués à la Conférence. Dans cette voie, le P.S.O.P. se conforme à la démocratie prolétarienne et à sa volonté de mener le prolétariat à la victoire.

BARTA

